

LC 163
ENS de Cachan (langue anglaise)
ENS de Lyon

SESSION 2011

BANQUE D'ÉPREUVES LITTÉRAIRES

ÉPREUVE DE SPÉCIALITÉ

L'usage de la calculatrice n'est pas autorisé

Les candidats **doivent** composer dans la langue qu'ils ont choisie au moment de l'inscription (spécialité langues vivantes).

Philosophie	page 2
Version latine	page 3
Etude de texte français	page 4
Explication de documents historiques	page 6
Thème allemand	page 8
Thème anglais	page 9
Thème arabe	page 10
Thème chinois	page 11
Thème espagnol	page 12
Thème italien	page 13
Thème russe	page 14

Tournez la page S.V.P.

PHILOSOPHIE

Durée : 5 heures

Qu'est-ce que connaître le vivant ?

VERSION LATINE

Durée : 3 heures

L'usage d'un ou de plusieurs dictionnaires latin-français est autorisé, à l'exception de tout autre recueil de vocabulaire.

Après la chute de Troie, Pénélope écrit à Ulysse pour déplorer son absence

Sed mihi quid prodest uestris disiecta lacertis
Ilios, et murus quod fuit esse solum,
si maneo qualis Troia durante manebam
uirque mihi dempto fine carendus abest ?
Diruta sunt aliis, uni mihi Pergama restant,
incola captiuo quae boue uictor arat.
Iam seges est ubi Troia fuit resecandaque falce
luxuriat Phrygio sanguine pinguis humus ;
semisepulta uirum¹ curuis feriuntur aratris
ossa ; ruinosas occulit herba domos.
Victor abes nec scire mihi quae causa morandi
aut in quo lateas, ferreus, orbe licet.
Quisquis ad haec uertit peregrinam litora puppim,
ille mihi² de te multa rogatus abit,
quamque tibi reddat, si te modo uiderit usquam,
traditur huic digitis charta notata meis.
Nos Pylon³, antiqui Neleia Nestoris arua,
misimus⁴ ; incerta est fama remissa Pylo.
Misimus et Sparten ; Sparte quoque nescia ueri.
Quas habitas terras aut ubi lentus abes ?
Vtilius starent etiamnunc moenia Phoebi⁵
(irascor uotis, heu !, leuis ipsa meis).
Scirem ubi pugnares et tantum bella timerem
et mea cum multis iuncta querela foret.

OVIDE

¹ uirum = uirorum

² mihi = a me

³ Pylon : accusatif grec

⁴ misimus : comprendre : misimus nuntium

⁵ Selon la légende Phébus avait été associé à la fondation de Troie.

ÉTUDE DE TEXTE FRANÇAIS

Durée : 5 heures

Féder, fils d'un drapier marseillais venu à Paris tenter une carrière artistique et tombé dans l'indigence après la mort de sa femme et la ruine de son père, est apprécié pour ses talents de peintre de portraits par les gardes nationaux de son quartier et introduit dans leurs familles.

L'un des maris chez lesquels il dînait le plus souvent, sous prétexte de donner des leçons de dessin à deux petites filles, se trouvait un des plus riches fournisseurs de l'Opéra, et lui fit avoir ses entrées.

Féder commençait à ne plus écouter pour sa conduite les folies de son imagination, et, par le contact avec toutes ces vanités de bas étage, grossières et si cruelles à comprendre, il avait acquis quelque esprit ! Il remercia beaucoup de cette faveur la *dame* qui la lui avait fait obtenir ; mais déclara que, malgré sa passion folle pour la musique, il ne pourrait en profiter : depuis *ses malheurs*, souvent il prononçait ce mot de bon goût, c'est-à-dire depuis la mort de la femme qu'il avait épousée par amour, les larmes qu'il ne cessait de répandre avaient affaibli sa vue, et il lui était impossible de voir le spectacle d'un point quelconque de la salle : elle était trop resplendissante de lumière. Cette objection, si respectable par sa cause, valut à Féder, ainsi qu'il s'y attendait bien, l'entrée dans les coulisses, et il obtint le second avantage de persuader de plus en plus aux braves de la deuxième légion¹ que la société intime du jeune peintre n'avait aucun danger pour leurs femmes. Notre jeune Marseillais avait alors devant lui, comme on dit dans les boutiques, quelques billets de cinq cents francs, mais se trouvait fort ennuyé des succès qu'il obtenait auprès des dames boutiquières. Son imagination, toujours folle, lui avait persuadé que le bonheur se trouve auprès des femmes bien élevées ; c'est-à-dire qui ont de belles mains blanches, occupent un somptueux appartement au premier étage, et ont des chevaux à elles. Électrisé par cette chimère qui le faisait rêver jour et nuit, il passait ses soirées aux Bouffes² ou dans les salons de Tortoni³, et s'était logé dans la partie la mieux habitée du faubourg Saint-Honoré.

Rempli de l'histoire des mœurs sous Louis XV, Féder savait qu'il y a un rapport naturel entre les grandes notabilités de l'Opéra et les premiers personnages de la monarchie. Il voyait, au contraire, un mur d'airain s'élever entre les boutiquiers et la bonne compagnie. En arrivant à l'Opéra, il chercha parmi les deux ou trois grands talents de la danse ou du chant, un esprit qui pût lui donner les moyens de voir la bonne compagnie et d'y pénétrer. Le nom de Rosalinde, la célèbre danseuse, était européen : peut-être comptait-elle trente-deux printemps ; mais elle était encore fort bien. Sa taille, surtout, se distinguait par une noblesse et une grâce qui deviennent plus rares chaque jour, et trois fois par mois, dans quatre ou cinq des plus grands journaux, l'on vantait le bon ton de ses manières. Un feuilleton⁴ fort bien fait, mais qui aussi coûtait cinq cents francs, décida du choix de Féder, que le *bon ton* des enrichis de boutique mettait au désespoir.

Il étudiait le terrain depuis un mois, et toujours par la garde nationale, faisait connaître ses malheurs dans les coulisses ; enfin il se décida sur le *moyen d'arriver*. Un soir que Rosalinde dansait dans le ballet à la mode, Féder, qui s'était placé convenablement derrière un bouquet d'arbres avançant sur la scène, s'évanouit d'admiration comme la toile tombait, et, lorsque la belle Rosalinde, couverte d'applaudissements, rentra dans la coulisse, elle trouva tout le monde empressé auprès du jeune peintre, qui était déjà connu par *ses malheurs* et dont l'état donnait des

¹ Seconde classe de la garde nationale, milice municipale à laquelle, depuis 1830, tout citoyen est tenu de participer.

² Salle de théâtre à la mode.

³ Café parisien en vogue à l'époque romantique.

⁴ Désigne ici un article de critique théâtrale paraissant régulièrement dans un journal.

inquiétudes. Rosalinde avait son talent, vraiment divin dans la pantomime, à l'une des âmes les plus impressionnables qui fussent au théâtre. Elle avait ses manières aux cinq ou six grands seigneurs qui avaient été ses premiers amis. Elle fut touchée du sort de ce jeune homme qui avait déjà trouvé dans la vie de si grands malheurs. Sa figure lui parut d'une noblesse singulière, et son histoire saisit son imagination.

— Donnez-lui votre main à baiser, lui dit une vieille figurante qui tenait des flacons de sels près de la figure de Fédér ; s'il est ainsi, c'est par amour pour vous. Le pauvre jeune homme est sans fortune et amoureux fou, voilà qui est *guignonant*⁵.

Rosalinde disparut et revint bientôt avec les mains et les bras parfumés de l'odeur qui était alors le plus en vogue. Est-il besoin de dire que le jeune Marseillais revint de son profond évanouissement, en faisant les mines les plus touchantes ? À ce moment, il était si ennuyé d'être resté trois quarts d'heure, les yeux fermés et sans parler, au milieu de tant de bavardages, que ses regards, toujours fort vifs, jetaient des flammes. Rosalinde fut si profondément touchée de cet accident, qu'elle voulut l'emmener dans sa voiture.

L'esprit de Fédér ne manqua point à la situation qu'il s'était faite, et, moins d'un mois après cette première entrevue, si bien ménagée, la passion de Rosalinde devint tellement folle, que les petits journaux en parlèrent. Quoique fort riche, comme l'exercice des arts détruit chez les femmes la *prudence d'argent*, Rosalinde voulut épouser Fédér.

STENDHAL, *Fédér*, 1839.

⁵ Guignon : mot populaire qui désigne un sort défavorable.

EXPLICATION DE DOCUMENTS HISTORIQUES

Durée : 3 heures

L'hostilité entre les Spartiates et les Athéniens selon Justin, abrégiateur de Trogue Pompée.

6. Un temps s'écoula, puis les Messéniens recommencèrent la guerre pour la troisième fois ; pour les aider à la soutenir, les Lacédémoniens appelèrent tous leurs alliés et même les Athéniens. Mais, suspectant leur loyauté, ils feignirent de n'avoir pas besoin d'eux et les renvoyèrent du théâtre de la guerre. Irrités de cet affront, les Athéniens transportent¹ de Délos à Athènes l'argent levé sur toute la Grèce pour subvenir aux frais de la guerre contre les Perses, de peur que, si les Lacédémoniens se détachaient de l'alliance commune, il ne fût pillé et enlevé. Mais les Lacédémoniens non plus ne restèrent pas en repos. Comme ils étaient occupés par la guerre de Messénie, ils envoyèrent les Péloponnésiens faire la guerre aux Athéniens. À ce moment-là, les Athéniens, qui avaient envoyé leur flotte en Égypte, ne disposaient que de faibles forces ; aussi, attaqués sur mer, ils furent aisément vaincus. Mais ensuite fortifiés par le retour de leur flotte et de leurs soldats, ils reprirent la lutte. À ce moment, les Lacédémoniens, abandonnant la Messénie, avaient tourné leurs armes contre les Athéniens. Les succès se balancèrent longtemps ; à la fin les deux armées se retirèrent avec un avantage égal.

Rappelés par la guerre de Messénie, les Lacédémoniens, pour ne pas laisser pendant ce temps de repos aux Athéniens, font un pacte avec les Thébains en vue de leur rendre l'empire de la Béotie, qu'ils avaient perdu au temps de la guerre contre les Perses, pour les engager à se charger de la guerre contre Athènes. Tel était l'acharnement des Spartiates qu'impliqués dans deux guerres, ils ne craignirent pas de se charger d'une troisième, pour susciter des ennemis à leurs rivaux. Menacés d'un si violent orage, les Athéniens élisent deux généraux, Périclès, homme d'un mérite reconnu, et Sophocle, auteur tragique. Ceux-ci, ayant divisé l'armée, ravagèrent le territoire de Sparte [*Spartanorum agros vastaverunt*] et ajoutèrent de nombreuses cités d'Asie à l'empire d'Athènes.

7. Affaiblis par ces revers, les Lacédémoniens conclurent la paix pour trente ans. Mais ils ne supportèrent pas de laisser si longtemps leur haine en repos. Aussi, dès avant la quinzième année, rompant le traité au mépris des dieux et des hommes, ils vinrent ravager l'Attique, et, pour qu'on ne crût pas qu'ils recherchaient le butin plutôt que la lutte, ils présentent la bataille à l'ennemi. Mais les Athéniens, sur le conseil de leur chef Périclès, remettent à un autre temps la vengeance de ces injustes ravages et jugent inutile de se battre, quand ils peuvent se venger de leur ennemi sans danger. Puis, quelques jours après, ils s'embarquent et vont, à l'insu des Lacédémoniens, piller Sparte tout entière, où ils font plus de butin qu'on ne leur en avait pris, si bien que, si l'on compare les dommages, la vengeance dépassa de beaucoup l'injure.

Cette expédition rapporta beaucoup de gloire à Périclès ; mais le mépris de ses biens privés lui en valut plus encore. Les ennemis, en ravageant les champs des autres, n'avaient pas touché aux siens, dans l'espoir de le mettre en péril en l'exposant à l'envie, ou de ruiner sa renommée en l'exposant au soupçon de trahison. Mais Périclès avait prévu la ruse, l'avait dénoncée à l'avance au peuple et, pour parer aux attaques de l'envie, il avait fait don de ses domaines à la république et retiré ainsi la plus grande gloire des efforts tentés pour le mettre en péril. Quelques jours s'étant écoulés, il se livra un combat naval, où les Lacédémoniens furent vaincus et mis en fuite. Par la suite, on ne cessa plus de se massacrer mutuellement sur terre et sur mer avec des succès variés. Enfin, lassés de tant de maux, ils conclurent la paix pour cinquante ans, mais ne l'observèrent que six ans. Ils rompaient sous le masque de leurs alliés les trêves qu'ils avaient faites en leur propre nom, comme si le parjure était moindre de porter secours à ses alliés que de faire ouvertement la guerre.

JUSTIN, *Abrégé des Histoires philippiques de Trogue Pompée*, III, 6-7.
Traduction É. Chambry et L. Thély-Chambry, Paris, Garnier, 1936, modifiée.

¹ La traduction conserve ici, comme ailleurs dans le texte, le présent de narration utilisé par l'auteur.

THÈME ALLEMAND

Durée : 4 heures

L'usage de tout dictionnaire est interdit

Après avoir échappé au vacarme de l'aéroport, je suis passé en coup de vent au bureau afin d'annuler les commandes et les contrats en cours, et j'ai dicté quelques lettres de désengagement à envoyer à nos principaux clients. Quand j'ai annoncé à nos deux secrétaires que j'allais disparaître quelque temps, elles m'ont considéré avec gravité, sans demander d'explications, avec une sorte de respect apitoyé. Elles ont compris que quelque chose n'allait pas, qu'elles allaient se trouver très seules dans ce qui ressemblait à une dernière longueur. Tout en m'écoutant en silence, elles jetaient des coups d'œil attristés dans la direction du bureau définitivement vide de Wolf, mon associé. [...]

Mathieu Wolf avait, depuis toujours, été mon ami, mon complice et collaborateur. Je dis « avait été » puisque mort de façon extrêmement brutale. Dans la salle d'embarquement d'un aéroport. Infarctus foudroyant. Son vol avait du retard. Sa disparition de l'avance. Mathieu, lui, c'était son cœur qui avait décidé de tout arrêter.

En quittant nos bureaux, j'ai fait un saut à la maison, où ne vivaient plus ni femme ni enfants, afin de rassembler quelques affaires. Enfin, au volant de ma voiture, j'ai pris la route en direction du sud. Trois cents kilomètres d'une traite, les mains crispées et moites, la bouche sèche, avant de m'arrêter sur une aire d'autoroute. Pendant que je faisais le plein, il me suffisait de lever la tête pour apercevoir, très haut dans le ciel, les petits cylindres étincelants à l'intérieur desquels des humains étaient soigneusement rangés comme dans un coffret métallique. J'ai eu une pensée pour cette population de millions d'individus qui, à chaque instant, se trouvent suspendus dans le ciel, et filent, immobiles, à la surface d'une sphère invisible dont le rayon mesure dix kilomètres de plus que celui de la terre. J'aurais pu être parmi eux. En vol. Envolé. Volatil. Comme tant d'autres fois. Complètement seul. Attaché sur mon siège. Plongé dans la méditation ou absorbé par la lecture.

Pierre PÉJU, *La diagonale du vide*, 2009.

THÈME ANGLAIS

Durée : 4 heures

L'usage de tout dictionnaire est interdit

Cette séance fut sans doute enchantée par la présence dans la nuit d'une jeunesse buveuse de thé et de jus d'orange, écoutant et enseignant un vieux Français, soudainement posé sous les branches d'un hiver qui débuta en Septembre Noir, au milieu des terroristes rieurs sans cynisme, moqueurs, capables de trouvailles verbales, un peu dévergondés mais avec autant de retenue que des séminaristes de dix-sept ans, des terroristes dont le nom faisait trembler comme une feuille la page des journaux. À terre et en plein ciel leurs exploits y étaient rapportés avec effroi et dégoût, un dégoût sur le visage et dans les mots, assez bien imité. Énoncer à propos d'eux quelques généralités morales ne les inquiétait guère. Cette nuit, d'un soir à l'aube...

Depuis mon arrivée à Ajloun le temps subissait une curieuse transformation. Chaque moment était devenu « précieux », mais précieux au point d'être si brillant qu'on en aurait dû ramasser les morceaux : au temps de la cueillette venait de succéder la cueillette du temps.

Je réussis pourtant à les étonner en avalant huit capsules de Nembutal. Mon sommeil fut paisible dans un abri aménagé profondément dans la terre, sous la tente elle-même. Les Noirs américains des Panthères Noires avaient ma sympathie, mais la situation fut si burlesque d'entrer aux U.S.A. après que le consul américain, à Paris, m'eut refusé le visa d'entrée, elle était encore plus drôle d'être ici, de dormir tranquillement au flanc de cet égalitarisme sauvage, appris et appliqué sauvagement : l'événement ne m'apparut jamais majeur, rigolo ni lugubre ou héroïque, les doux terroristes auraient pu bivouaquer sur le Champ-de-Mars, et nous, les regarder à la jumelle de loin, par peur d'être mouillés car ils pissaient haut et très loin. Juste avant de m'allonger sur les couvertures qu'ils me montrèrent dans l'abri, les quinze ou vingt terroristes cous tendus vers le flacon, émerveillés par le nombre de capsules (huit) de Nembutal et la tranquillité de mon visage, en regardant bouger ma pomme d'Adam pendant que j'avalais le poison. Je vis dans leurs yeux tant d'étonnement, peut-être d'admiration que je crus qu'ils pensaient :

— Avaler sans crainte visible une telle dose doit être le courage de la France. Nous hébergeons cette nuit un héros.

Ces heures passées en discussions, en disputes amicales, ces longues nuits de fatigue idiote et d'appivoisements mutuels me reviennent : un babil inconsistant que je recrée en l'écrivant.

Jean GENET, *Le Captif amoureux*, 1986.

Tournez la page S.V.P.

THÈME ARABE

Durée : 4 heures

L'usage d'un dictionnaire bilingue est autorisé

Qui voudrait se convaincre que la poésie n'est ni cet enjolivement du réel, ni cette évasion hors du monde avec quoi on veut trop souvent la confondre, n'aurait qu'à ouvrir l'un ou l'autre de ces livres pour constater avec étonnement, avec admiration, qu'en fait, le regard des poètes modernes est l'un des plus attentifs et des plus aigus qui soient (qu'il se porte sur les objets proches ou sur les lointains, sur l'espace intérieur ou extérieur, pôles qu'il tend d'ailleurs à échanger ou à confondre).

Mieux que cela : pour nous qui vivons de plus en plus entourés de masques et de schémas intellectuels, et qui étouffons dans la prison qu'ils élèvent autour de nous, le regard du poète est le bélier qui renverse ces murs et nous rend, ne serait-ce qu'un instant, le réel ; et, avec le réel, une *chance de vie*. On comprend maintenant pourquoi il m'était impossible de parler de poésie comme d'un simple objet de connaissance, pourquoi je ne me suis pas soucié ici de dresser un panorama (comme on devrait le faire à des fins d'« histoire littéraire »). Je n'ai jamais ouvert un livre de poèmes autrement que, dans tant de contes, le héros ouvre ces portes mystérieuses (dont la dernière est souvent interdite) qui donnent sur plus de lumière, ou plus d'espace, ou plus de merveilles.

Philippe JACCOTTET, *L'entretien des Muses*, 1968.

THÈME CHINOIS

Durée : 4 heures

L'usage d'un dictionnaire bilingue est autorisé

Encore aujourd'hui, il m'arrive d'entendre, le soir, une voix qui m'appelle par mon prénom, dans la rue. Une voix rauque. Elle traîne un peu sur les syllabes et je la reconnais tout de suite : la voix de Louki. Je me retourne, mais il n'y a personne. Pas seulement le soir, mais au creux de ces après-midi d'été où vous ne savez plus très bien en quelle année vous êtes. Tout va recommencer comme avant. Les mêmes jours, les mêmes nuits, les mêmes lieux, les mêmes rencontres. L'Éternel Retour.

Souvent j'entends la voix dans mes rêves. Tout est si précis — jusqu'au moindre détail — que je me demande, au réveil, comment cela est possible. L'autre nuit, j'ai rêvé que je sortais de l'immeuble de Guy de Vere, à la même heure que celle où nous en étions sortis, Louki et moi, la première fois. J'ai regardé ma montre. Onze heures du soir. À l'une des fenêtres du rez-de-chaussée, il y avait du lierre. J'ai franchi la grille et je traversais le square Cambronne en direction du métro aérien lorsque j'ai entendu la voix de Louki. Elle m'appelait : « Roland... » À deux reprises. J'ai senti de l'ironie dans sa voix. Elle se moquait de mon prénom, au début, un prénom qui n'était pas le mien. Je l'avais choisi pour simplifier les choses, un prénom passe-partout, qui pouvait servir aussi de nom de famille. C'était pratique, Roland. Et si français, surtout. Mon vrai nom était trop exotique. En ce temps-là, j'évitais d'attirer l'attention sur moi. « Roland... » Je me suis retourné. Personne.

Patrick MODIANO, *Dans le café de la jeunesse perdue*, 2007.

THÈME ESPAGNOL

Durée : 4 heures

L'usage de tout dictionnaire est interdit

C'est non loin des bastions du boulevard Suchet que le petit hôtel de Guita Pascali avait été construit pour elle, au lendemain de la guerre ; sa fortune était alors si récente que lorsqu'elle disait : « J'habite aux fortifications », on pensait d'abord à une baraque de la zone. Aujourd'hui, il n'y a plus de doute : c'était bien dans sa propre maison que Guita Pascali, première danseuse à l'Opéra, vous invitait. Amédée Strauss avait acheté le terrain, peu avant sa mort ; Strauss était alors l'éditeur des grands romanciers de la fin du XIX^e siècle ; non sans génie, il avait fondé son empire commercial vers 1880, et, depuis, il était devenu idiot ; mais ses couvertures blanches ralliaient encore, comme des drapeaux, les lecteurs de province et sa vente demeurait terrifiante. Il fut tué pendant la guerre, écrasé par des excès de table. Son fils Henry, mon camarade de collège, être exquis et nul, reprit la firme. Il sut quitter à temps la vieille échoppe sordide, encombrée de ballots de librairie, de la rue du Dragon, où tous les Parnassiens et romanciers naturalistes avaient passé, et, devinant peut-être l'ère de prospérité qui allait s'ouvrir pour l'édition, s'installa aux Champs-Élysées en 1919, à une époque où les pas de portes étaient encore pour rien, dans une maison vitrifiée, avec des classeurs en acier et des dactylos décolorées, genre Hollywood. Là, au milieu de tant de marchands d'automobiles et de sacs à fermeture Éclair, il ressentit le besoin de repeindre sa façade et de rafraîchir son catalogue avec quelques jeunes auteurs et devint mon éditeur ; avec d'autant plus de mérite que, m'ayant toujours connu, il estimait naturellement que je n'avais aucun talent. Henry Strauss, qui avait de l'ordre, ne s'en tint pas seulement à continuer la maison Strauss et C^{ie} : il conserva aussi l'amie de son père, Guita Pascali, grande danseuse, noire, maigre, spirituelle, qui avait peu de jambes, mais beaucoup d'autorité morale à l'Opéra.

Les automobiles arrêtées devant les maisons préfigurent excellemment la société qu'on rencontrera à l'intérieur : Rolls, Hispanos laquées : colonies étrangères ou aristocratie avec mésalliances ; Voisin, Panhard : grosse industrie ou aristocratie bien mariée ; cabriolets Citroën, Bébés-Peugeot, 6-CV Renault : jeunes filles, petites poules, célibataires, collages. Quand j'arrivai après minuit boulevard Suchet, une dizaine de voitures stationnaient déjà. C'étaient des conduites intérieures mal entretenues, glaces cassées, lanternes éteintes, et sans chauffeur. Je traversai le jardin. La porte d'entrée était entrouverte, avec un écriteau à l'encre violette sur lequel il avait plu : « Ne refermez pas, s.v.p. ».

Paul MORAND, *L'Innocente à Paris*, 1925.

THÈME ITALIEN

Durée : 4 heures

L'usage de tout dictionnaire est interdit

Lorsqu'on lisait les poètes d'Orsenna, on était frappé de voir combien cette guerre avortée, à tout prendre extrêmement banale, et où nul épisode pittoresque ne paraissait propre à mettre en branle l'imagination, tenait dans leurs écrits une place disproportionnée à celle qu'elle occupait dans les manuels d'histoire. Et, plus encore peut-être que l'obstination qu'ils apportaient à la mettre en cause dans leurs envolées lyriques, était frappante la liberté excessive qu'ils prenaient ici d'ajouter sans mesure aux faits connus, d'entasser rallonge sur rallonge géante d'épisodes à cette guerre de troisième ordre, comme s'ils avaient trouvé là, pour leur génie, une source de rajeunissement inépuisable. À ces poètes savants on trouvait d'ailleurs un puissant écho dans les traditions populaires : les érudits avaient pu dresser un catalogue fort imposant des seuls récits du folklore relatifs au Farghestan. Ranimés ainsi subtilement dans les vers des poètes, il était significatif de remarquer que même la langue morte des actes officiels de tous les jours s'employait au mieux, de son côté, à conserver intactes les cendres de ce cadavre historique ; ainsi on n'avait jamais consenti à la Seigneurie, sous un spécieux prétexte de logique, à changer un mot au vocabulaire du véritable temps de guerre : la côte des Syrtes demeurait, pour les bureaux, « le front des Syrtes » – « flotte des Syrtes », les misérables carcasses que j'avais fonction de surveiller – « étapes des Syrtes », les bourgades qui jalonnaient de place en place la route du Sud. Pas un feuillet ne s'était envolé du dossier constitué il y a trois siècles à la Chancellerie ; j'avais pu le constater au cours du stage que l'École de droit diplomatique impose dans les bureaux : les griefs articulés autrefois contre le Farghestan dormaient là, affilés comme au premier jour.

Julien GRACQ, *Le Rivage des Syrtes*, 1951.

THÈME RUSSE

Durée : 4 heures

L'usage de tout dictionnaire est interdit

« Je ne vous ai jamais parlé de mon fils ?... Écoutez, je veux tout vous dire. Il faut aujourd'hui que vous sachiez tout. Ce que je vais vous raconter, je ne puis le dire à personne... [...] Les premiers temps de notre ménage avaient été charmants. J'étais très pur quand j'avais épousé madame de La Pérouse. Je l'aimais avec innocence... oui, c'est le meilleur mot, et je ne consentais à lui reconnaître aucun défaut. Mais nos idées n'étaient pas les mêmes sur l'éducation des enfants. Chaque fois que je voulais morigéner mon fils, madame de La Pérouse prenait son parti contre moi ; à l'entendre, il aurait fallu tout lui passer. Ils se concertaient contre moi. Elle lui apprenait à mentir... À peine âgé de vingt ans, il a pris une maîtresse. C'était une élève à moi, une jeune Russe, très bonne musicienne, à qui je m'étais beaucoup attaché. Madame de La Pérouse était au courant ; mais à moi, on cachait tout, comme toujours. Et naturellement, je ne me suis pas aperçu qu'elle était enceinte. Rien, vous dis-je ; je ne me doutais de rien. Un beau jour, on me fait savoir que mon élève est souffrante ; qu'elle restera quelque temps sans venir. Quand je parle d'aller la voir, on me dit qu'elle a changé d'adresse, qu'elle est en voyage... Ce n'est que beaucoup plus tard que j'ai appris qu'elle était allée en Pologne pour ses couches. Mon fils était parti la rejoindre... Ils ont vécu plusieurs années ensemble ; mais il est mort avant de l'avoir épousée.

— Et... elle, l'avez-vous revue ? »

On eût dit qu'il butait du front contre un obstacle :

« Je n'ai pas pu lui pardonner de m'avoir trompé. Madame de La Pérouse reste en correspondance avec elle. Quand j'ai su qu'elle était dans une grande misère, je lui ai envoyé de l'argent... à cause du petit. Mais de cela, Madame de La Pérouse n'en sait rien. Elle-même, l'autre, n'a pas su que cet argent venait de moi.

— Et votre petit-fils... ? »

Un étrange sourire passa sur son visage ; il se leva.

« Attendez un instant ; je vais vous montrer sa photographie. »

André GIDE, *Les faux monnayeurs* ⁽¹⁾, 1925.

⁽¹⁾ фальшивомонетчики